

Oslo

Nathalie Parent

Number 41, Fall 1989

Le rituel

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16166ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Parent, N. (1989). Oslo. *Moebius*, (41), 103–109.

OSLO

Nathalie Parent

Le froid de l'acier pénétrait ses gants et glaçait ses mains. Le vent lui giflait les joues. Cramponné au garde-corps du navire, les pieds bien campés sur le pont, Jean ne pouvait pas lâcher prise. La mer était agitée, la houle faisait tanguer le bateau. La coque craquait sous le choc des vagues.

Le soleil miroitait à la surface de la mer. Le ciel était d'un dégradé allant du bleu au blanc. L'eau noire tranchait l'horizon.

À la droite du navire, la côte se découpait en de hauts récifs couverts de glace d'une blancheur éblouissante. Jean ferma les yeux sous l'intensité de la lumière. Il pencha sa tête vers l'arrière et respira profondément. Il sentit des bras l'enlacer à la taille. Il ouvrit les yeux et aperçut Ingrid qui en souriant lui fit signe de regarder sa montre. Il était minuit.

Ce petit navire de touristes les menait sur le chemin du Cap-Nord vers l'océan Arctique jusqu'à la ville de Mageroy. À la mi-juin c'était le meilleur temps pour voir le soleil de minuit.

En montant à bord du bateau, Jean était excité comme un gamin. Même si l'itinéraire était celui qu'avaient parcouru les touristes des centaines de fois. Jean s'amusa à croire qu'il partait à l'aventure et que le danger était grand. C'est qu'il réalisait un vieux rêve.

La mer Arctique, ses glaciers et sa luminosité cristalline hantaient l'imaginaire de Jean depuis quelques

années. C'est à la relecture de *Neige Noire* que cette hantise s'était accentuée. Il rêvait d'Oslo.

Il se surprenait souvent en train de répéter lentement ce nom qui l'entraînait dans un état de somnolence. Alors, il se rappelait un passage précis d'Aquin: «Le Nordnorge continue de couper le fjord du tranchant de sa coque et d'avancer dans cet univers blanc qui n'est jamais vraiment blanc».

Il s'expliquait mal sa fascination pour la Norvège. Il se disait à la blague que c'était à cause du prix Nobel qui allait lui être décerné un jour ou l'autre. Mais ces derniers temps, ce qui était fascination était devenu obsession. Il s'était acheté plusieurs livres d'histoire et surtout de géographie. C'était les paysages scandinaves qui l'attiraient. Il avait une belle collection de photographies de ces pays.

Les soirs de tempête de neige, il s'asseyait devant son feu de foyer et, en sirotant son Chivas Regal, il examinait ses photographies dans leurs moindres détails. Dehors la neige ne tombait plus sur N.D.G. mais sur Oslo.

Les soirées où il neigeait sans faire trop froid, Jean prenait de longues marches sur le Mont-Royal. Il marchait jusqu'au belvédère. Il restait longtemps à observer les lumières scintiller le long du Saint-Laurent ou à regarder le ciel et les flocons qui tombaient en rafale sur lui. Cela l'étourdissait. C'est ce qu'il aimait.

C'est par un de ces soirs qu'il prit la décision de partir pour la Norvège. Dans la poche de son manteau, il tenait serrée une lettre qu'il avait reçue il y avait de cela quelques jours. L'Université d'Oslo l'invitait à enseigner pendant un an.

Installé à Oslo, il se fit vite ami avec ses collègues. Il était régulièrement invité à des soupers, lancements ou récitals de poésie. C'est à la fin de mai qu'il fut invité à participer à un colloque sur la problématique de l'exil dans la poésie moderne.

Le colloque s'étalait sur une fin de semaine. C'est le samedi après-midi que Jean donna sa conférence qu'il avait intitulée «l'exil comme processus d'introspection».

Jean brilla par la clarté de son exposé. Il avait la parole facile et possédait bien son sujet pour en avoir déjà traité dans un de ses essais. Il séduisit son public par son

humour et son art d'ironiser sans toutefois tomber dans la dérision.

En fin de soirée, il y eut un cocktail. Les intervenants du colloque se réunirent autour d'un buffet. Chacun passait au bar et s'avancait vers la table pour s'approvisionner en canapés de toutes sortes. Puis tous se réunissaient en petits groupes fermés. Dans un coin de la salle on discutait météorologie, dans un autre on se questionnait sur l'avenir de la sémiotique. Tous ces discours se confondaient en un lourd murmure entrecoupé de tintements de verres. Les odeurs de Gitanes et de cigares se mêlaient à celles du café. La chaleur était suffocante et la fumée flottait au-dessus du groupe.

Jean avait le souffle court. Il était fatigué, les yeux lui picotaient. Il avait cessé de fumer depuis un an et il était devenu intolérant face aux fumeurs.

On parlait différentes langues autour de lui. Il se mit à écouter des bribes de conversations. Il n'y comprenait rien, mais prenait plaisir à différencier les accents.

Un de ses confrères, Pavlov, le prit par le bras et l'entraîna dans un cercle de quatre ou six personnes. On y parlait de Nietzsche. Jean pensa à Kundera et à la première phrase de *l'Insoutenable légèreté de l'être*: «L'éternel retour est une idée mystérieuse, et Nietzsche avec cette idée, a mis bien des philosophes dans l'embarras». Un léger sourire se dessina alors sur les lèvres de Jean. Il ne suivait plus la conversation, mais hochait la tête quand ses confrères cherchaient du regard son approbation. Tous crurent qu'il écoutait attentivement et que c'était du ressort d'un grand esprit de cacher son savoir et d'être silencieux.

Alors que Jean revoyait défiler les personnages de Thomas et de Téréza, une main lui frôla le dos et l'odeur d'un parfum épicé le ramena à la réalité. Il se retourna.

Elle était derrière lui et attendait. Elle portait une robe indigo décolletée en V qui laissait voir un cou long et fin, orné d'un collier de perles d'eau douce. Ses cheveux châtain clair et frisés tombaient sur ses épaules. Elle regarda Jean avec des yeux perçants. Elle lui dit dans un français bien articulé: «Excusez-moi, je voudrais passer».

Elle avait une voix basse et feutrée. Jean mit un instant

à réagir, puis il la laissa passer. En la regardant s'éloigner, il réentendait ce qu'elle lui avait dit. Il était charmé par son accent nordique.

Plus tard dans la soirée, Pavlov, qui avait vu toute la scène, fit les présentations en bonne et due forme. Elle s'appelait Ingrid et était une des têtes de file de la nouvelle poésie norvégienne.

Le cocktail prit fin aux petites heures du matin. Jean et Ingrid partirent ensemble et marchèrent dans les rues calmes de la ville où quelques fêtards et vagabonds erraient encore. Sans se lasser ils discutèrent de poésie et de critique littéraire.

Ce fut leur première nuit passée ensemble.

À l'aube, Jean se réveilla. Il alla à la cuisine se verser un verre d'eau. Il revint vers la chambre et s'assit au pied du lit.

Le soleil traversait le store en papier de riz rouge, ce qui enveloppait toute la chambre d'une lueur rosée. La peau d'Ingrid se teintait de ce reflet.

Elle dormait d'un sommeil profond. Son souffle était lent. Jean l'observa. Sous les draps, il voyait se dessiner la taille fine qu'il eut envie d'emprisonner dans ses bras. Il devinait la douceur qu'il y aurait à tenir les hanches menues tout contre lui. Il s'approcha d'elle. Il vit le grain de beauté sur la nuque où descendait des cheveux fins. Du bout du doigt, il redessina la ligne parfaite de sa mâchoire. Il caressa sa joue à fleur de peau.

Ingrid eut un mouvement de tête et se cacha le visage contre l'oreiller. Jean resta immobile et cessa de respirer. Il ne voulait pour rien au monde réveiller Ingrid. Il ne voulait surtout pas mettre fin à ce moment.

Quand elle eut retrouvé le rythme calme de sa respiration, il se leva tranquillement. À pas de loup et crispant sa main sur son verre, il alla s'asseoir sur la causeuse qui faisait face au lit.

Il pensa à leurs enlacements de la nuit. Il la revoyait sous lui. Il sentait encore la chaleur de ses seins sur sa peau moite. Il la désira de nouveau et comme un fou. Il prit une grande respiration et se leva pour aller porter son verre sur le comptoir de la cuisine. Les bras étendus et appuyés de chaque côté de l'évier, il serra les dents. Dans cette obscurité, le silence était à couper au couteau. Jean posa sa tête contre l'armoire de cèdre verni.

Après un moment, il retourna dans la chambre et se glissa sous les draps. Il se rapprocha d'Ingrid qui lui tournait le dos. Il l'enlaça en chien de fusil. Elle eut un léger soupir mais ne bougea pas.

En s'endormant, il pensa qu'il tenait de la porcelaine, qu'Ingrid habitait un appartement luxueux dans le centre ville d'Oslo, et qu'il avait de la chance d'être aussi près d'un trésor.

Pendant qu'elle prenait sa douche, Jean prépara le déjeuner. Il transporta une table sur le balcon arrière et y étala les napperons. Il alla chercher deux chaises et les plaça face à face de chaque côté de la table. Il s'assit tour à tour sur chacune d'elles pour y apprécier le coup d'œil.

Le balcon donnait sur une cour intérieure. D'un côté, on avait vue sur un jardin de pins et de fleurs au milieu duquel il y avait un étang et un banc de bois. De l'autre, on pouvait en toute discrétion observer les baigneurs qui se prélassaient au bord d'une piscine.

Jean posa son jus d'orange au centre d'un des napperons. C'est ainsi qu'il identifia sa place. Il voulait une vue plongeante sur la piscine.

Il retourna à la cuisine et prépara une pâte à crêpe. La batterie de cuisine en cuivre était suspendue au dessus d'un petit îlot au centre de la pièce. Le soleil de onze heures entra graduellement par les fenêtres du côté et miroitait sur le cuivre. La lumière se refléta en de multiples ocelles sur le mur blanc cassé du corridor.

Ingrid apparut dans sa robe de chambre rouge. Silencieuse, elle resta là à observer Jean. Il fouettait la pâte. Quand il sentit sa présence, il se retourna. Ingrid resplendissait dans cette lumière cuivrée. Jean cessa son travail. Elle s'avança et traversa un rayon de soleil. Il sourit, il avait les yeux pétillants. Éblouie, elle ne put voir l'expression de Jean.

Elle se pendit à son cou. Il l'embrassa. Il glissa sa main droite le long de son dos puis de sa taille et dénoua la ceinture.

Ingrid vit une fumée bleue flotter derrière la tête de Jean. Elle se dégagea de son étreinte et dit: «Ça brûle!»

Jean abasourdi regarda la poêle. Sa crêpe était calcinée. Une odeur de brûlé envahit tout l'appartement.

Ingrid le taquina sur ses échecs culinaires. Elle lui dit que s'il avait décidé de manger à l'extérieur c'est qu'inconsciemment il savait qu'il allait enfumer l'appartement. En riant, Jean rétorqua qu'il avait un inconscient plutôt diligent.

Au cours du déjeuner, Ingrid parla d'une croisière qu'elle avait déjà faite le long de la côte norvégienne. C'était, disait-elle, la meilleure façon de découvrir les paysages nordiques.

Jean lui demanda si cette croisière se faisait à bord du Nordnorge. Ingrid surprise répondit:

– Oui, c'est un des bateaux qui fait le trajet, tu le connais?

Jean répondit de façon évasive:

– C'est un nom de bateau que j'ai lu dans un livre...

Elle continua alors en lui racontant ses souvenirs de croisière qu'elle avait encore frais à la mémoire. Elle lui parla de la mer parfois violente; de la lumière qui éclairait la nuit une fois franchi le cercle polaire; des banquises, des icebergs et de la constante menace qu'ils représentaient pour la navigation. Mais elle parla surtout des falaises sans cesse frappées par les vagues et de ce paysage sculpté par l'eau.

Jean devint rêveur. Il se laissa bercer par la voix chaude d'Ingrid. Par sa façon de prononcer les «r». Ce son guttural produisait un contraste cassant avec la douceur du timbre de sa voix. Puis Jean se mit à observer la piscine. Il fixa son attention sur l'eau bleu clair. Il ne distinguait plus la profondeur de la piscine et le fond lui parut effleurer la surface de l'eau. Il pensa alors aux personnages de Nicolas et de Sylvie et à leur séjour sur le Nordnorge. Machinalement, il prit dans sa main le bout d'une branche d'un grand pin dont la cime arrivait à la hauteur du balcon. Il la laissa glisser entre son pouce et son index, puis l'empoigna. Les épines pénétrèrent sa peau.

Ingrid étonnée dit:

– Mais qu'est-ce que tu fais?

Jean regarda sa main. Des gouttelettes de sang perlaient sur sa paume. Il rit et dit à Ingrid:

– Ça te dirait de faire une croisière sur le Nordnorge avec moi?

Ingrid hésita, et dit:

– Tu parles sérieusement?

– Bien sûr, après notre café on ira réserver des places...

D'Oslo, Ingrid et Jean prirent le train jusqu'à Ny Ålesund.

C'est du port de cette ville côtière qu'appareille le Nordnorge en direction de la mer de Barent.